

William F. SPENGLER & Wayne G. SAYLES, *Turkoman Figural Bronze Coins and their Iconography II, The Zengids*. Lodi (Wisconsin), 1996. In-8°, xxviii + 162 p.

A. Evans aurait dit un jour que seuls les amateurs sont bons à quelque chose. Ce deuxième volume de l'enquête consacrée par W.F.S. et W.G.S. au monnayage figuratif « turcoman » de Ġazira²⁹ paraît donner raison à l'illustre découvreur de Cnosse dans la mesure où, s'agissant d'un des épisodes les plus déroutants de la numismatique islamo-médiévale, le lecteur se sent bel et bien gagné par le sentiment qu'on s'approche enfin d'une explication satisfaisante, plus satisfaisante en tout cas que tout ce que les numismates institutionnels (scientifiques et/ou commerciaux) avaient jamais été capables de proposer.

Les considérations déjà développées dans le premier volume³⁰ sont ici reprises dans un exposé méthodique annexé à l'introduction³¹, puis détaillées dans les paragraphes de texte du catalogue typologique subséquent. Face au tableau ainsi brossé par nos auteurs et encore susceptible de retouches³², le regard est arrêté par deux plans successifs. L'avant-plan (en numismatique, les motifs) est fourni par un environnement intellectuel où s'interpénètrent de multiples composantes, aussi disparates que possible mais néanmoins unanimes dans leur réceptivité à la représentation figurée du monde matériel, végétal et animal, des humains et des êtres anthropomorphes (dieux, héros, etc.) : héritage multimillénaire de la Mésopotamie; atavisme touranien (les racines turques); proximité de l'Iran (prolongé éventuellement par les marges orientales des anciens Empires perses, de la Transoxiane au subcontinent indien); continuité chrétienne d'autant plus assurée qu'elle repose de moins en moins sur un « après-Byzance » à bout de souffle³³ et de plus en plus sur la vitalité de dissidences auxquelles les autorités musulmanes ne marchandent pas (sauf accident, p. xxii) le *benign neglect*; enfin et surtout, dès le VI^e/XII^e siècle, Renaissance classique³⁴, phénomène spécifique et déterminant dont les chrétientés locales sont le moteur mais dont les effets (engouement pour la tradition picturale hellénistique et romaine, etc.) se font sentir jusque dans les moindres recoins du

29. Haute Mésopotamie, à laquelle se trouve rattachée *de facto*, dans l'affaire qui nous occupe, la Syrie septentrionale (Alep).

30. *The Artuqids* sur lequel cf. notre c.r., dans *Bulletin critique* n° 11 [1994], p. 236-240 — Ci-après : *Artuqids*. De par la nature même du sujet, le premier volume couvrait presque trois siècles (XII^e-XIV^e s. de notre ère) d'histoire ġaziréenne alors que le deuxième, Lu'lu'ides d'al-Mawšil inclus, ne traite que d'environ un siècle et demi, du milieu du XII^e s. à la fin du

XIII^e siècle.

31. P. XIV-XXIII : communication faite par W.G.S. au symposium d'Istanbul (1993).

32. On annonce encore au moins un volume.

33. Même si le monnayage constantinopolitain continue d'inonder la Ġazira jusqu'en plein VI^e/XII^e s., avec ou sans contremarques (*Revue Numismatique* VI-21, 1979, p. 255-256).

34. P. 98 : les premiers frémissements de l'humanisme, avec une avance plus que confortable sur l'Occident latin...

microcosme ġazīrēen. L'arrière-plan (les thèmes) est celui d'une spiritualité — ? — où la religion *stricto sensu* (chrétienne ou musulmane, peu importe) et la superstition astrologique la plus grossière se mêlent de façon inextricable et dans des proportions que l'on soupçonne d'avoisiner celles des ingrédients aviaire et chevalin dans la recette traditionnelle du pâté d'alouette. C'est l'interaction de ces motifs — surtout classiques — et de ces thèmes — surtout astrologiques — qui anime toute la vie intellectuelle et spirituelle de la Ġazīra des VI^e-VII^e/XII^e-XIII^e s., et il n'est donc pas tellement surprenant qu'elle ait fini par se manifester jusque sur les monnaies.

Les seigneurs de la guerre « turcomans », gestionnaires³⁵ de la *sikka* dans des principautés dont l'existence et/ou les frontières fluctuaient au gré des querelles de famille et/ou de voisinage, des rapports de force entre conglomerats tribaux (Artuqides, Zankides, Baktakīnides, etc.) et des interventions des puissances régionales (pouvoir temporel renaissant du califat 'abbāside, Ayyūbides, Salġūqs de Rūm), évoluaient dans un décor où le tabou antifiguratif³⁶ hérité de l'iconoclasme byzantin et de la réforme de 'Abd al-Malik était battu en brèche dans à peu près tous les domaines de l'activité culturelle en général et artistique en particulier. Dans la mesure où aucun de ces princes ne paraît avoir été un musulman fanatique ou même seulement convaincu³⁷, on ne s'étonne plus qu'ils se soient laissés entraîner par un courant apparemment irrésistible et qu'ils aient finalement sauté le pas et autorisé l'enthousiasme général pour l'iconographie classique retrouvée — et, accessoirement, pour ses concurrentes d'autres traditions artistiques³⁸ — à s'extérioriser également sur le principal moyen de communication du temps, à savoir bien entendu les monnaies.

Ils trouvèrent des exécutants à la fois culturellement motivés et techniquement compétents dans l'« École nestorienne » de Nisibe, dont les artistes paraissent avoir loué leur talent sans

35. Et profiteurs : p. 106, n. 4. Les allusions « monétaires » sont très sagement réduites à leur plus simple expression (p. 64-65 : *fals* ou *dirham*. P. 85 : *dirham*).

36. « Une esthétique de l'absence » : « ...l'interdit, total ou relatif, de l'image figurative dans le monde arabe et, plus généralement, dans les pays de tradition islamique » (*Le journal du CNRS* 79-80, juillet-août 1996, p. 25).

37. L'ardeur déployée par Nūr al-Dīn contre les croisés — ou les Nestoriens de Nisibe (*EI*² VII, 129-130, 1993, p. 983 : « Naṣībīn », mais « Niṣībīn » est également admis) — était d'essence politique beaucoup plus que religieuse.

38. L'interpénétration des styles est évidente dans de nombreux cas : un exemple caractéris-

tique est celui de S/S 59, tête masculine d'origine orientale (J. Hoffmann-Heyden, communication inédite : l'Hercule turc?) qui d'abord s'hellénise et même se féminise — au point d'avoir été prise pour l'Hélios rhodien et même pour l'Aréthuse syracusaine... — avant de se réorienter très nettement dans les apparitions ultérieures du même motif (S/S 60, S/S 66), indiquant peut-être un essoufflement de l'inspiration néo-classique dès le début du VII^e/XIII^e s. (nouvelles vagues « touraniennes » : les Hawārizmiens, et bientôt les Mongols) mais sans que soit remis en cause, au moins dans l'immédiat, le principe même du recours à la représentation figurée.

discrimination à tous les ateliers monétaires ġaziréens³⁹. Tout permet de penser que les donneurs d'ordres ont laissé à leurs exécutants une totale liberté dans le choix de leurs motifs, ne se réservant un droit de veto — ou même éventuellement d'initiative — que dans celui des thèmes. Que les concepteurs artistiques de nouvelles monnaies aient trouvé la plupart de leurs motifs — mais pas tous — dans les collections d'anciennes monnaies (hellénistiques, romaines, byzantines, sāsānides) qui faisaient partie intégrante de leurs outillages ne surprendra personne. Que certains d'entre eux aient pris le risque de traiter leur motif de telle façon que deux thèmes pouvaient se trouver évoqués, le thème « officiel » — presque toujours astrologique, quelquefois dynastique — et un thème caché d'exaltation chrétienne (motifs : Constantin, Šāpūr, Héraclius) pourrait expliquer certains retours de bâton s'il advenait que l'affaire éclatât au grand jour, la tolérance religieuse des donneurs d'ordres n'étant quand même pas sans limites...

Après un bon siècle de floraison, le monnayage figuratif ġaziréen s'étiolo et dépérit dans la deuxième moitié du VII^e/XIII^e s. Or les Nestoriens de Nisibe avaient été les principales victimes des événements des années 640/1240 en Ģazira (p. 45). Après la démonstration de W.G.S., il est très difficile de ne voir là qu'une simple concomitance (p. 46-47).

Le catalogue typologique (p. 1-126) bénéficie d'une présentation pratiquement inchangée par rapport au volume précédent. La numérotation des 31 types étudiés continue celle des *Artuqids*, de S/S 59 à 89. Les types sont classés par principautés (al-Mawşil, Lu'lu'ides inclus; Alep; Singār; al-Ģazira) et par dates attestées ou présumées. Chaque type fait l'objet d'une notice en trois parties.

Les faces sont décrites de façon exhaustive : variantes, « variétés » et éventuellement « sous-types »; illustration photographique d'excellente qualité⁴⁰, reproduction graphique et translittération des légendes, permettant le plus souvent à l'utilisateur de trouver par ses propres moyens la réponse aux questions posées par d'éventuelles imperfections rédactionnelles⁴¹; concordance du type et des six sources imprimées principales⁴².

Suit le commentaire « numismatique », d'ampleur sensiblement accrue par rapport au premier volume et censé contenir toutes les informations dynastiques, politiques, administratives, « diplomatiques », etc., jugées nécessaires à la compréhension du contexte historique dans lequel

39. Certaines découvertes récentes (H. C. Chitwood, « An unusual Artuqid-Zengid coin », *The Celator* IX-3, March 1995, p. 20 : « mule » artuquide-zankide, droit = S/S 7, revers = S/S 59) pourraient même laisser croire à une centralisation géographique (par exemple à Nisibe) de la production des coins — ou des maîtres-coins — pour toute la Ģazira (nos auteurs refusent d'envisager, ne serait-ce que l'hypothèse d'une production centralisée des monnaies elles-mêmes).

40. S/S 82 : deux spécimens (droit : coins différents).

41. Ci-après...

42. Les mêmes catalogues que dans le premier volume : collections publiques (Londres, İstanbul — Edhem et Artuk —, Paris) et privées (Yapı Kredi — Butak —, divers) — État néant en ce qui concerne S/S 84, lequel serait totalement absent de la littérature scientifique antérieure, tout en ayant fait des apparitions occasionnelles dans la littérature commerciale.

ont été émises les monnaies étudiées : c'est d'ailleurs pour améliorer encore cette compréhension que 8 types non-figuratifs et donc entièrement épigraphiques ⁴³ (proportion fortement accrue par rapport au premier volume) ont été inclus dans la série ⁴⁴.

Vient enfin le commentaire « d'histoire de l'art » : réduit à sa plus simple expression ou même totalement absent dans le cas des types non-figuratifs, il constitue naturellement le plat de résistance des notices consacrées aux 23 autres types.

Un seul (S/S 73) est bifulguratif : ce n'est là qu'une des singularités de cet article dont l'abondance et la variété permettent de croire qu'il a été frappé — selon toutes probabilités à Alep — tout au long du règne de Nūr al-Dīn (541-569/1146-1174). Dans la mesure où ce type reproduit, jusque dans les détails, une émission byzantine vieille de moins de 3/4 de siècle (Constantin X) — et encore omniprésente en Syrie du Nord quand démarre la frappe de l'imitation — et où, d'autre part, l'éventuelle intention symboliste est si discrète qu'elle en devient quasiment indétectable, on serait tenté de n'y voir qu'une sorte de lointain *post scriptum* au monnayage dit « arabo-byzantin » du premier siècle de l'hégire... Nos auteurs n'en considèrent pas moins S/S 73 comme « preliminary to the more sophisticated (*sic*) astrological and allusive types which began to appear a decade or two later » (p. 61) ⁴⁵.

Dans les 22 autres types, le symbolisme est incontestable, avec des degrés dans la puissance et des nuances — pour le moins — dans le rapport du motif au thème. Sans reprendre en détail des observations déjà faites à propos du premier volume, on pourrait classer les types selon le degré de consubstantialité du motif et du thème. Un exemple particulièrement

43. Désignation du droit et du revers : comp. p. 93-94.

44. S/S 72 (Lu'lu', al-Mawṣil, 656-657 H.), p. 54 (droit, champ) : les efforts convergents de St. Album et R. Darley-Doran aboutissent à une solution probablement définitive du problème posé par la titulature persane de Mangū (comp. N. & R. Amitai-Preiss, « Two Notes on the Protocol on Hülegü's Coinage », *Israel Numismatic Journal* 10, 1988-1989 [1991], p. 123-124), mais la lecture du mot central de la dernière ligne continue de poser problème, dans la mesure où nous n'avons pu reconnaître *zīn-yā'-dāl* sur aucun des très nombreux exemplaires que nous avons eus en mains... Subsidairement, p. 51 (translittération) : il n'y a sûrement pas de *ī* après le premier mot de l'avant-dernière ligne.

45. Au plan purement technique, de très nom-

breux coins sont individualisables dans cette émission pléthoriquement représentée dans les médailliers : on ne peut que constater l'extrême inégalité de leur qualité artistique, ce qui conforte évidemment l'hypothèse selon laquelle les maîtres-coins commandés à d'authentiques artistes (comp. p. 104), de Nisibe ou d'ailleurs, ont été ensuite reproduits, selon les besoins des ateliers, par des graveurs locaux beaucoup moins inspirés et/ou compétents. Il serait même arrivé que des coins « locaux » soient produits à partir non plus d'autres coins, mais de monnaies du type, ce qui expliquerait l'orientation inversée du motif (S/S 65). Enfin, la dégradation de la qualité artistique est particulièrement visible en cas de motif repris d'un autre type, antérieur ou contemporain, sans intervention d'un maître-graveur dans l'élaboration du type dérivé (ex. : S/S 61 > S/S 62).

évident, et qui relève du symbolisme astrologique — de très loin le plus obsédant! —, est celui du « mangeur de pastèque »⁴⁶ : le motif en est, sans contestation possible, tout aussi intrinsèquement « lunaire » que le thème. S'agissant de symbolisme dynastique, on classera volontiers dans cette même catégorie les types utilisant la *tamğa* zankide⁴⁷. Enfin, si la ferveur néoclassique dans la principauté de Singār est vraiment allée jusqu'à la manifestation d'une sorte de deuil public après la fin pitoyable de la Promachos dans Constantinople atteinte par la Quatrième Croisade (S/S 82), la reproduction presque à l'identique d'une monnaie romaine de Cilicie — elle-même directement inspirée, croit-on savoir, du chef-d'œuvre de Phidias — ne surprendra évidemment personne.

Le symbolisme *stricto sensu* présuppose l'absence de lien organique originel entre le motif et le thème, situation apparemment la plus fréquente dans le matériel ici étudié. C'est ainsi que les portraits — séleucides, romains, etc.⁴⁸ — semblent avoir été considérés comme convenant parfaitement aussi bien à l'exaltation personnelle et/ou dynastique des souverains⁴⁹ qu'à l'évocation des corps célestes⁵⁰. Certains motifs seraient « génériques »⁵¹, c'est-à-dire sans référence précise à un événement — cosmique, etc. — particulier⁵². Ailleurs une recherche plus fine paraît s'imposer, vu que « the entire series of Turkoman coinage seems remarkably purposeful » (p. 107). Dans un cas au moins, nos auteurs s'autorisent une proposition précise⁵³. Dans d'autres : « We leave this challenge to the next generation » (p. 30).

W.F.S. et W.G.S. se sont visiblement efforcés de mettre à profit, dans leur second volume, les observations faites au volume précédent en ce qui concerne la phase rédactionnelle de leur travail. La plupart des critiques portaient sur le traitement des indispensables insertions en arabe (essentiellement : reproduction graphique et translittération des légendes lues sur les monnaies). Force est hélas de constater que les héritiers d'Āq Sunqur se retrouvent finalement

46. Ainsi désigné par des générations de plaignants, p. 21 : S/S 63, 67, 71, 87, 88...

47. Le motif — d'origine évidemment touranienne — a évolué au contact d'autres influences culturelles, venues aussi bien du Danube gallo-hellénistique que de l'Inde péri-kūšane (p. 118).

48. Il n'est évidemment pas exclu que les portraitistes antiques, inspirateurs des graveurs « turcomans », aient eu leurs propres préoccupations « thématiques » — astrologiques ou autres —, détectables éventuellement à l'examen de leurs œuvres par des spécialistes des périodes concernées, mais nos auteurs laissent judicieusement de côté cet aspect du problème.

49. Ex. : S/S 76 (de Valentinien I^{er} — ou Théodose II — à Al-Šāliḥ Ismā'il).

50. S/S 64 ; motif turc « classicisé », thème solaire (« ... a frontal bust which is typical of

contemporary representations of the planets », p. 26). Symbolisme « martien » d'une tête hellénistique (S/S 61, 62) ou du buste de Caracalla (S/S 81 : motif emprunté à une monnaie d'Édesse, « Mecque » nestorienne avant que les persécutions byzantines n'entraînent le déménagement à Nisibe...). Les étoiles qui entourent éventuellement le motif évoquent, bien entendu, la constellation censée servir de « domicile » à la planète (S/S 65, 68 : le soleil dans le Lion ? Comp. p. 30).

51. Si nous avons parfaitement compris ce que les auteurs entendent par « generic » (p. 30, etc.), ce dont nous ne sommes pas absolument sûr...

52. S/S 79, 83 : l'aigle bicéphale évoque les Gémeaux, « domicile » de Mercure, etc.

53. S/S 55 (éclipse solaire du 9 février 1160 A.D. à al-Mawṣil).

logés à aussi triste enseigne que ceux d'Artuq, et le lecteur en éprouve une désolation proportionnelle au respect que lui inspire le contenu scientifique de l'ouvrage.

Les auteurs continuent de ne faire aucun mystère de leur inexpérience philologique : ils en feraient même plutôt étalage, comme si elle était susceptible de constituer une excuse à l'imperfection technique d'un travail par ailleurs exemplaire sur le plan scientifique. Nous sommes d'autant moins disposés à ce genre d'indulgence que, d'une part, d'innombrables exemples sont là pour prouver que l'on peut, en numismatique arabo-islamique, faire du travail irréprochable, au moins dans la forme, avec un bagage linguistique réduit au strict minimum⁵⁴; et que, d'autre part, le contact même superficiel avec le texte révèle que le mal trouve sa source beaucoup moins dans l'incompétence que dans la pure et simple négligence (ou dans la hâte...).

À la p. xxvi, les auteurs clairoignent leur louable détermination de recourir, dans les translittérations, à la seule apostrophe « ' »⁵⁵ pour représenter le 'ayn et, dans le seul et unique cas de *mi'a*, le *hamza*. Or, dès la p. 17, on voit surgir le signe « ' »⁵⁶ comme autre équivalent du 'ayn, et à la p. 20 les deux types d'apostrophe sont en concurrence pour le 'ayn cependant que l'apostrophe droite sert aussi pour le *hamza* d'*al-mu'minin*... Ce désordre ne fait que croître et embellir dans la suite du volume. La situation n'est pas meilleure en ce qui concerne les insertions en italiques⁵⁷. S'agissant enfin du texte courant, les choses se compliquent encore avec l'apparition d'un troisième signe, « ‘ »⁵⁸. On trouve donc, indifféremment, « 'Izz » (p. 121), « 'Izz » (p. 17), « 'Izz » (p. 114) et même, pourquoi pas, « al-izz » (p. 62); « Lu'lu' » (p. 37, 40, etc.), « Lu'lu' » (p. 43, 48, etc.), *Lu'lu* « (p. 112); « *Isma'il* » et « *Isma'il* » (p. 66, etc.)... Et, pour comble de malchance, les auteurs ne sont apparemment même pas sûrs du type d'apostrophe à utiliser dans leur propre langue⁵⁹. Dans la mesure où ils sont en droit d'exiger des critiques constructives, on leur conseillera donc de veiller, le plus simplement du monde, à ne jamais utiliser que l'apostrophe inversée pour le 'ayn⁶⁰, l'apostrophe courbe pour le *hamza qaṭ'* médian et terminal et l'apostrophe droite ou ordinaire dans tous les autres cas. Il faudra également veiller à ne recourir à l'apostrophe, de quelque modèle que ce soit, ni pour le

54. Nos remarques, dans *Revue numismatique* VI-20, 1978, p. 205-207, à propos du manuel de R.J. Plant (2^e édition revue et corrigée, 1980).

55. Apostrophe « droite ».

56. Apostrophe « courbe » : virgule surélevée.

57. Également des légendes translittérées, sauf exception.

58. Apostrophe « inverse » : virgule renversée et

surélevée, fournie effectivement, comme les deux autres signes, par toutes les polices usuelles.

59. Génitif saxon : « *Edhem's* » (p. 54), « *Butak's* » (p. 55), « *Whitting's* » (p. 61); « *Mongols'* » (p. 53), « *authors'* » (p. 59).

60. En début de mot, voyelle majuscule après « ' » : *al-Ādil* (p. 20, 24, 62, etc. : « *al-ādil* », comp. p. 27, 28, 57, etc.).

hamza qaṭʿ initial⁶¹, ni pour le *hamza waṣl*⁶², ni entre l'article défini et le nom⁶³, ni après les propositions, conjonctions et particules monolittères⁶⁴.

En dehors des apostrophes en tout genre, nos auteurs n'utilisent qu'un seul autre signe non-alphabétique « au-dessus de la ligne », à savoir l'accent circonflexe (à la française...) censé signaler les voyelles longues dans les translittérations et les insertions en italiques : en sus des omissions⁶⁵ — que ne compensent pas les redondances⁶⁶ — et des confusions entre voyelle longue et diphtongue⁶⁷, on regrettera qu'ils n'aient manifestement pas compris le phénomène, pourtant d'une parfaite simplicité, de l'élision facultative des voyelles longues et tout particulièrement du *ā*⁶⁸, d'où certains commentaires — ? — pour le moins superfétatoires⁶⁹.

L'orthographe de *ṭalāt* > *ṭalaṭ*, *ṭamān* > *ṭaman*, etc., nous amène tout naturellement aux dates et à la numération, et le présent volume montre une fois de plus dans quelles affres les perverses subtilités de la dialectique masculin/féminin dans les numéraux cardinaux⁷⁰ de l'arabe littéral n'ont pas manqué — jusqu'au salvateur passage à la datation en chiffres... — de plonger les graveurs islamo-médiévaux en général et « turcomans » en particulier : d'où de patentes fautes de grammaire, que nos auteurs ne reconnaissent malheureusement pas comme telles, d'où — et derechef — des commentaires sur lesquels mieux vaut ne pas s'attarder⁷¹.

61. Non translittéré, par convention : remplacer donc « 'Unar », p. 63, par *Unar* (comp. *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale* 5, Paris, 1985, p. 925).

62. Après voyelle, brève ou longue : trait d'union — Après consonne : *a* — Rectifier donc, p. 46 : « *Bi'smi' llāh* » (!?); p. 51 : « *bi'l-Mawsil* »; p. 117, 119 : « *bi'l-Jazīra* », etc.).

63. Trait d'union — Rectifier, p. 112 (une des plus calamiteuses du volume), « *al' Din* » (entre deux corrects « *al-Din* », ce qui prouve bien qu'il s'agit de négligence pure et simple) — *Allāh* ne se coupe évidemment jamais (p. 51-52 : « *Salla'l-lāhu* » !?).

64. Trait d'union — p. 116 : « *li' dīn* » (correct dans la translittération, même page : « *li-dīn* ») — Dans le même ordre d'idées : *wa-l-Dīn* (p. 87 : « *wa al-Dīn* » — p. 52 : « *wa al-Muslimīn* », etc.).

65. P. 64 : « *al-'Adil* »; p. 113 : « *thamanīn* » (original et reproduction graphique : *ṭamānīn*); p. 148 : « *Mūsa* » (comp. p. 108, 122 : « *Mūsā* »). P. xii : « *Jazira* » (comp. p. 12, 18, etc.). P. 1, 2 : « *mamluk* » (comp. p. 28, 32 : « *mamlūk* »), etc.

66. Il est déplacé d'introduire dans la translittération un *ā* (« *Ismā'il* ») absent de l'original et de sa reproduction graphique (p. 66, 75, 77, etc.); même chose avec « *thalāthīn* », p. 124. P. 95, n. 1 : « *thamānīyah* » (un seul *yā'* et donc pas

d'allongement du *i*).

67. P. 19 : « *Saif al-Din* ». P. 148 : « *Khusraū* ».

68. « Licence épigraphique », à laquelle par définition le recours est toujours permis mais jamais obligatoire, à la totale discrétion du graveur.

69. P. 39; 114, n. 6; etc.

70. De 3 à 10 et thème des unités de 13 à 19 — Il n'a évidemment jamais été question d'exprimer une date en numéraux ordinaux (comp. p. xxv).

71. P. 95 et n. 1 : « *sittah* ». P. 122, translittération et n. 1 : l'orthographe de « 8 » dans « 618 » n'a rigoureusement rien d'« unusual », c'est l'ensemble « 18 » qui est au masculin au lieu du féminin — Dans le cas des numéraux à morphologie « normale », on peut considérer qu'*īṭṭayn* est moins une faute (masculin au lieu du féminin) qu'une sorte d'abréviation, cependant que les translittérations fautives proposées pour « 1 » et « 11 » sont de la seule responsabilité de nos auteurs (restituer partout *ihdā* > *ihda* : comp. p. xxvi; 71, et n. 1; 75; 87; p. 100, n. 1; 117, etc.); dans le cas de « 11 », le thème des dizaines est fautif dans le « script », p. xxvi (*tā' marbūṭa* de rigueur au féminin : *'ašrata*), mais la faute est peut-être « d'origine » (recopiée d'une monnaie...).

Le rayon des bizarreries, cocasseries et incohérences diverses est aussi richement achalandé que dans le premier volume⁷².

La présentation des *Zengids* se veut, comme celle des *Artuqids*, strictement fonctionnelle, et le résultat recherché est pour l'essentiel obtenu. La succession d'une préface, d'un avant-propos et d'une introduction occasionne quelques redites, mais par ailleurs elle permet de mesurer l'ampleur et la rigueur des investigations que W.F.S. et W.G.S. ont menées à bien dans tous les médailliers et collections accessibles sur au moins trois continents et que bien peu de numismates de musée et/ou d'enseignement supérieur auraient jamais pu, ne serait-ce que rêver d'entreprendre... L'introduction est d'ailleurs abrégée, le lecteur étant prié (p. xii) de se reporter à celle des *Artuqids*. En compensation, ces *Zengids* incluent (p. 128-147) une sorte de rapport préliminaire concernant des fouilles de sauvetage menées par une mission américaine sur un site de Ġazīra syrienne⁷³ et qui ont, semble-t-il, permis une riche moisson numismatique (Artuqides, Zankides et Ayyūbides) : « When completely published, the sample of Islamic coins from Tuneinir will surpass, in number and significance, the assemblage of coins published from the Balis-Meskene excavation » (p. 128).

La bibliographie fait partiellement et inévitablement double emploi avec celle des *Artuqids*. On se réjouira que les auteurs aient eu enfin accès à la thèse inédite d'E. Whelan, mais on continuera de s'étonner de certaines lacunes⁷⁴. Nous persistons à penser, par ailleurs, qu'une fusion complète de la bibliographie et de la liste des abréviations (p. xxvii) aurait sans doute permis d'éviter des redites⁷⁵ et/ou des maladresses⁷⁶. Comme dans les *Artuqids*, la concordance générale des types et des sources imprimées (p. 153-155) et le guide pictural des types (p. 156-157) rendront les plus grands services aux non-spécialistes. Le tableau de conversion des dates hégiriennes (de 501 à 800) en dates chrétiennes est, du même point de vue, une heureuse innovation. Enfin tous les utilisateurs, quel que soit leur niveau de compétence, se réjouiront de retrouver les pages à l'endroit habituel, paires à gauche et impaires à droite...

72. En dépit de bonnes résolutions annoncées p. xii, la translittération du *tā' marbūṭa* souffre encore de quelques ratés (comp. p. 32-33, à une ligne de distance; p. 100, n. 1, etc. L'usage maintenant universel est de mettre *at* en état d'annexion et *a* partout ailleurs, en tout cas jamais *ah*). Éviter de confondre nom et suffixe (p. xxvi : « *mi'a* ») ou préposition et préfixe (p. 148 : « *bi-* »). *Walī 'ahdīhi* : n'oublier ni le pronom possessif affixe dans la reproduction graphique (p. 124 — p. 99 : *wāw* au lieu de *hā'*), ni le génitif dans la translittération (p. 99-101, 124-125 : « *Walī 'ahduhu* »). P. 108 : « *ibn Abū Bakr* ». Incompréhension toujours totale s'agissant

de l'annexion : p. 149, où l'on trouve aussi bien « *al-Malik al-Umarā* » (!?) que « *sultān al-a'zam* » et « *sultān al-mu'azzam* ». Erreur purement matérielle, p. 2 : « 541/1149 » (corriger : 541/1146). P. x : *Priestley*, etc.

73. Sur le cours moyen du Hābūr, en aval de Ḥassaka : site reconnu dès les années 1850, et présentement menacé par la construction d'un barrage.

74. J. Hoffmann-Heyden, M. Bāqir al-Ḥusayni, etc.

75. Ex. : p. 8, 86 (n. 11), 150.

76. Ex. : p. 25, n. 4 (« 1991, *Nasībīn* ») et 85, n. 10 (« 1993, *Nasībīn* »).

Il reste donc à espérer que le succès aisément prévisible de ce deuxième volume sera d'une ampleur telle qu'une réédition s'imposera à bref délai, permettant un échenillage rigoureux de toutes les incongruités ci-dessus signalées et hissant ainsi le contenant textuel de l'ouvrage à la hauteur de son contenu scientifique.

Gilles HENNEQUIN
(CNRS, Paris)